

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

JEANNE DE NAPLES

MAGNON, JEAN

Tragédie — 1656

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

REINE	70 répliques
LE ROI	68 répliques
LE SÉNÉCHAL DE NAPLES,	67 répliques
LE COMTE DE DURAS	66 répliques
LE ROI D'HONGRIE	41 répliques
LA CATANOISE,	20 répliques
GARDES	3 répliques
UN GARDE	1 répliques

Personnages muets & suite : JEANNE, SOLDATS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER.	5
ACTE II	23
ACTE III	38
ACTE IV	52
ACTE V	70

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

La Catanoise, et le Sénéchal.

LA CATANOISE

Mon fils, que mon amour me va causer de peine !
Toi, porter tes regards sur les yeux de ta Reine,
Qu'un légitime hymen a soumise à sa loi !
Toi, prétendre d'entrer dans le lit de ton Roi !
Sais-tu que la vapeur qui s'élève en ta tête 5
Se peut en un instant convertir en tempête ?
Tu vois de ma pensée un exemple à tes yeux.
Que profite la Terre, en s'attaquant aux Cieux,
Si lorsque tout tonnans du crime de la Terre
Ils font jusqu'en ses flancs descendre le tonnerre, 10
Et semblent la punir de ce hardi dessein
D'avoir poussé contre eux les vapeurs de son sein ?

LE SÉNÉCHAL

De ces exhalaisons que leur produit la Terre,
Les Cieux incessamment n'en font pas un tonnerre.
S'il fallait que la foudre en tombât si souvent, 15
Nul homme de nos temps de se verrait vivant ;
Et si l'ambition formait tant de tempêtes,

Tous les ambitieux auraient perdu leurs têtes ;
Et des fronts de Sujets qu'ont couvert des bandeaux,
Avaient été frappés à grands coups de carreaux ;
Votre tête elle-même eût attiré la foudre,
Et j'aurais vu mêler votre cendre à ma poudre.

20

LA CATANOISE

Aussi pour prévenir ma chute, et ton débris,
Je me veux soutenir dans le vol que j'ai pris ;
Et sans plus m'essorer du côté du Tonnerre,
Voler dans le milieu du Ciel et de la Terre.

25

LE SÉNÉCHAL

Est-ce monter bien haut, ou descendre bien bas,
Que de vous égaler au comte de Duras ?
Qu'à la maison d'un Prince unir votre famille ?

LA CATANOISE

Et quoi, j'empêcherais qu'il recherchât ma fille ?
Nous n'allons pas à lui, lui-même vient à nous.

30

LE SÉNÉCHAL

Connaissez-vous ; un Prince irait jusques à vous !

LA CATANOISE

Toi-même connais-toi, vois ton peu de lumière.
Depuis quelques moments tu sors de la poussière ;
Et quoi que depuis peu tu sortes du néant,
Un nain dans ta faveur y tranche du géant.
N'est-ce pas trop pour toi que d'être redoutable ?
Pour toi, que la nature avait fait misérable,

35

Et qu'elle avait rendu le plus vil des humains.

LE SÉNÉCHAL

Mais pour porter un sceptre elle me fit des mains,
Un front à diadème, une tête à couronne,
Des yeux à commander.

40

LA CATANOISE

Connais mieux ta personne ;
Tu ne possèdes rien des talents que tu dis.
Superbe, souviens-toi d'avoir été mon fils.

45

LE SÉNÉCHAL

Je ne veux plus revoir cette basse origine,
Suffit que j'aie un coeur où la grandeur domine.
De peur que ce moment ne me rende confus,
Je vois ce que je suis, non pas ce que je fus ;
Et plus que le présent, ce que je devais être.

50

LA CATANOISE

J'ignore de quels dons le Ciel remplit ton être.
Quand par lui du néant tu n'eusses point sorti,
Ou qu'au point de ton être il t'eut anéanti,
Qu'aurait perdu le monde en te voyant détruire ?

LE SÉNÉCHAL

Le Ciel éteint un homme, ou la force de luire ;
Et dès que dans l'éclat se peut voir un mortel,
Il est comme un flambeau placé sur un autel :
Il faut que jusqu'au bout il porte sa lumière,
Et qu'un vainqueur qui court achève sa carrière ;

55

La victoire m'attend la couronne à la main.

60

LA CATANOISE

De quel sang as-tu pris un courage si vain ?

LE SÉNÉCHAL

Ce ne fut point de vous dont je pris cette audace,
De vous dont la bassesse avilit votre race,
Qui n'avez rien de grand, que de m'avoir pour fils.

LA CATANOISE

J'ai beaucoup plus que toi, puisque je t'agrandis.
Ingrat à mes faveurs, me fais-tu cette injure ?
Toi mon fils par fortune, et mon fils par nature,
Est-ce là t'acquitter des biens que tu me dois,
Et du double tourment de t'avoir fait deux fois ?

65

LE SÉNÉCHAL

Je crois que comme moi vous attendez la Reine ;
Pour complaire à tous deux, mon rival nous l'amène.
Que dis-je ? ce secret n'est pas connu de vous,
Mais peut-il échapper aux regards d'un jaloux ?
Quant à cet intérêt votre soin m'importune,
Je ne veux point de tiers qui fasse ma fortune.
Ménagez vos desseins, et laissez-moi les miens.

70

75

LA CATANOISE

Eh bien, méconnaissant, j'abandonne les tiens.

SCÈNE II

La Reine, Le Comte de Duras, Le Senechal, La Catanoise.

LA REINE

Quoi, toujours vous parler avecque violence,
Et jusque dans ma chambre, et jusqu'à ma présence ?

LE SÉNÉCHAL

C'est que s'entretenant du comte de Duras...

80

LE COMTE

Et quel droit, sénéchal, m'engage en vos débats ?

LE SÉNÉCHAL

Je n'enchérirai point sur l'orgueil de ma Mère.

LA REINE

Elle n'a point d'envie à qui je ne défère.
Ne porte plus ta tête à travers tous les Cieux ;
Sur ce qui t'éleva jette parfois les yeux,
Sans un si ferme appui ne vole point aux nues ;
Revois de la faveur les tristes avenues ;
Et comptant les degrés qui vont à ta grandeur,
Par la hauteur des lieux vois-en la profondeur.

85

LE SÉNÉCHAL

Je ne recherche point ces routes inconnues ;
C'est elle dont la tête ose enfoncer les nues,
Elle abaisse le comte à l'hymen de ma soeur.

90

(Bas.)

(Haut.)

LE COMTE

Feignons.

Où, je voudrais en être possesseur.

LE SÉNÉCHAL

Non, non, vous êtes Prince, il vous faut une Reine.

95

LE COMTE

Au gré d'un Souverain l'on devient Souveraine ;

Lorsque ma volonté l'associe à mon rang,

L'amour que je lui porte a la force du sang ;

Elle lui communique une vieille noblesse ;

Elle ente dans son coeur le coeur d'une Princesse ;

100

Et mon sang dans son sein s'écoulant par mes yeux,

La va purifier du sang de ses aïeux.

Partout où va le mien, il fait valoir sa source ;

Le propre d'un grand fleuve, est d'anoblir sa course ;

Et recevant en lui tant de petits ruisseaux,

105

Les confondre en roulant dans l'amas de ses eaux.

LE SÉNÉCHAL

Mais ces petits torrents que les fleuves dévorent,

N'enflent pas l'océan, comme ils le déshonorent.

C'est donc honte aux ruisseaux de se rendre à la mer,

Si loin de s'y grossir, ils s'y vont abîmer ;

110

Le bruit qu'ils ont acquis incessamment s'oublie ;

La gloire de leur route est presque ensevelie ;

Et dans le sein des mers enfermant leur renom,
Ces torrents dépouillés perdent jusqu'à leur nom.

LE COMTE

Sans que l'un de nos noms avec l'autre s'assemble,
Dans la mer des grandeurs nous entrerons ensemble ;
Et sans que de vos droits vos seuls noms soient perdus,
Nous roulerons unis, et non pas confondus.

115

LE SÉNÉCHAL

C'est toujours s'exposer à deux sources mêlées
Qu'un vent impétueux aurait bientôt troublées.
Madame, abandonnez de si hardis projets,
Le flanc qui m'a porté pût faire des sujets ;
Mais comme la nature y mit trop de bassesses,
Vous n'avez pas un sein à porter des Princesses.

120

LA CATANOISE

Puisqu'il a pu former un homme comme toi,
Il put faire une Reine ayant produit un Roi.

125

LE SÉNÉCHAL

Moi ! toute mon audace est de servir la Reine.

LA REINE

Ce débat éternel attirerait ma haine.
Songe enfin, sénéchal, que c'est là ton appui.

LA CATANOISE

Je veux bien consentir qu'il tienne tout de lui.

130

(Ses gants tombent, et le comte en ramasse l'un, et lui dit.)

LA REINE

Non, je veux vous remettre en bonne intelligence ;
Donnez-moi vos deux mains. Quoi ? faire résistance !
Que faites-vous, Madame ? où vous abaissez-vous ?
Vous devant qui les Rois fléchiraient les genoux.
Souffrez que je vous rende un si léger service.

135

LE SÉNÉCHAL *(relevant l'autre)*

Madame, mon bonheur prend part à cet office,
Et je vous rends un gant digne de cette main.

SCÈNE III

La Reine, Le Comte, Le Roi, Le Senechal, et sa mère.

LE ROI

Que devrait occuper tout le sceptre romain.
Messieurs, je vous surprends dans vos cérémonies :
Mais comme il en naîtrait des suites infinies,
Souffrez que j'interrompe une civilité...

140

LA REINE

Ce rencontre, Seigneur, n'a rien de concerté.

LE ROI

Je les veux informer d'un secret d'importance.

LA REINE

Je ne m'oppose point à votre confiance,
Je me veux retirer.

145

LE ROI

Vous, sénéchal, sortez.

LE SÉNÉCHAL

S'il s'agit de l'État...

LE ROI

Suivez mes volontés.
Qu'on l'amuse, soldats, dans la chambre prochaine.
De là, dans quelque temps, que l'on me le ramène.
Que tous sortent d'ici. Pour vous, comte, arrêtez.

150

LE COMTE

Je suivrai, comme lui, toutes vos volontés.

SCÈNE IV

Le Roi, Le Comte.

LE ROI

Enfin nous voici seuls, personne ne m'écoute.
Ah ! comte de Duras, relevez-moi d'un doute.

LE COMTE

En quoi, la vérité s'est cachée à vos yeux ?

155

LE ROI

Je vois des ennemis me paraître en tous lieux.
André, Prince d'Hongrie, et mari de ma femme,
Est mort depuis deux ans, et d'une mort infâme,
Par un cordon de soi étranglé sur son lit.

LE COMTE

Y pensez-vous ? le temps a couvert ce délit ;
Et d'ailleurs ce trépas, dont votre âme s'étonne,
Vous a mis sur la tête une double couronne,
Et vous introduisit dans la couche d'un Roi.

160

LE ROI

Ce lit, où j'ai monté, me donne de l'effroi ;
Et lorsque le sommeil m'oblige de m'y rendre,
Un réveil violent me force d'en descendre.
Je ne sais quel spectacle, errant de toutes parts,
Vient exiger de moi de timides regards ;
J'ai beau tenir ma vue ou fermée, ou baissée,
Sans passer par mes yeux, il entre en ma pensée,
Où gâtant chaque espèce introduite au cerveau,
Il fait de leur amas un mélange nouveau.
Quand de là retournant au-devant de ma vue,
Il m'y paraît d'abord comme une grosse nue,
D'où se formant un corps, par le secours de l'air,
Il tire de ses yeux je ne sais quel éclair,
Dont ma vue aveuglée, au lieu d'être éblouie,
Sent succéder au sien l'effroi de mon ouïe ;

165

170

175

Où ce spectre poussant une effroyable voix,
Met l'âme qui me reste à ses derniers abois.
Enfin, presque expirant, j'ouïs dire à ce fantôme ;
Tyran, redonne-moi mon lit, et mon Royaume ;
Peux-tu, sans injustice, et sans être troublé,
Reposer dans le lit d'un monarque étranglé ?

180

LE COMTE

Faites réflexion que la Reine y repose,
Et que de deux objets que votre oeil s'y propose,
Si l'un a de l'horreur, que l'autre a des appâts.

185

LE ROI

Vous la voyez d'un oeil dont je ne la vois pas.

LE COMTE

D'une horrible action la croiriez-vous capable ?

LE ROI

Sa beauté trop fatale en peut être coupable ;
Et quiconque d'un crime a de pareils butins,
Se range sans remords entre les assassins.

190

LE COMTE

Le Ciel aura réduit cet assassin en poudre.

LE ROI

Ni de Dieu, ni des Rois, il ne craint point la foudre.
Ce scélérat caché dans son propre forfait,
Jouit secrètement du meurtre qu'il a fait ;

195

Il attend en repos et ce jour, et cette heure,
Auquel sa barbarie ordonne que je meure ;
Et qu'à la fin défait de deux puissants Rivaux,
Il jouisse en plein jour du fruit de ses travaux. 200
Mais ne pouvant trouver cet homicide,
Chaque homme que je vois me semble un parricide ;
Et mes regards remplis d'un nuage éternel,
De tous mes courtisans, ne font qu'un criminel ;
Car dans le mouvement dont mon âme est guidée, 205
L'idée émeut mon oeil, et mon oeil mon idée.
Chaque sens à l'envi me tourmente en tous lieux,
Et l'effroi de mon âme effarouche mes yeux ;
Même en vous regardant, mon âme est toute émue ;
Le meurtrier, ce me semble, est sensible à ma vue. 210
Si j'en crois mes regards, je crois que ce soit vous.

LE COMTE

En attendais-je moins d'un mari si jaloux ?

LE ROI

Pardonne à mon transport, mon âme est aveuglée,
Un désordre secret l'a toute déréglée.
Je n'ai qu'un ennemi dont mon oeil soit troublé ; 215
Cependant son objet s'est partout redoublé,
Et s'est multiplié jusques à tant d'images,
Que je crois voir ses traits dessus tous les visages.
Je pensais, te parlant, parler au sénéchal ;
C'est là cet assassin, et c'est là mon rival ; 220
Son amour, comme au Roi, me peut être funeste.
Oui, comte, son amour n'est que trop manifeste,
Ce traître aime la Reine. En serait-il aimé ?

LE COMTE

Ce favorable aveu l'aurait trop animé ;
Et s'il faut que la Reine écoute son envie,
Son amour, comme au Roi, vous coûterait la vie.
Voulez-vous que j'enfonce un poignard dans son sein ?

225

LE ROI

Comment exécuter ce dangereux dessein ?

LE COMTE

Votre Majesté c'est trop faire d'injure,
Que la faire trembler sous cette créature.

230

LE ROI

Hé bien, je vous reçois pour un si juste emploi.

LE COMTE

De moi, je m'intéresse au parti de mon Roi.
Seigneur, ayant votre ordre, il faut, il faut qu'il meure.

LE ROI

Allez-en projeter et les moyens, et l'heure.

LE COMTE *(bas en se retirant)*

Autant en toi, qu'en lui, je trouve un ennemi.
Tremble aussi.

235

LE ROI *(seul)*

Mon amour n'est content qu'à demi.

UN GARDE

Seigneur, le sénéchal...

LE ROI

Gardes, qu'on me l'amène,
J'ai déjà satisfait la moitié de ma haine ;
Armons l'un contre l'autre, et forçons ces deux mains,
Du col des potentats, à tomber dans leurs seins.
Et puisque leur fureur s'en prend aux diadèmes,
Que ces meurtriers de Rois soient les bourreaux d'eux-mêmes.

240

SCÈNE V

Le Roi, Le Senechal.

LE ROI

Enfin le Roi d'Hongrie occupe mes Etats ;
Et ravi de l'aveu de tous les potentats,
Il se vient ressentir de la mort de son frère.
Mais quoi, de ce rapport à ton visage s'altère ?

245

LE SÉNÉCHAL

Je redoute, Seigneur, et redoute pour vous.

LE ROI

Le Ciel a mis ma tête à couvert de ses coups.

250

LE SÉNÉCHAL

Et c'est pourtant sur vous que va choir la tempête ;
Un orage si gros fondra sur votre tête ;
Et ce vent qu'excita la voix des potentats,
D'une mer tout de sang couvrira vos États.
Il va vous immoler aux mânes de son frère.
Il vous croit son meurtrier, la Reine une adultère.

255

LE ROI

D'où naîtrait le soupçon que ce Prince en conçût ?

LE SÉNÉCHAL

Dans la couche du mort sa veuve vous reçut.
C'en est là trop, Seigneur, pour prouver sa créance.

LE ROI

J'en saurai bien lever la première apparence ;
J'ai joui par hasard de ces lâches beautés
Où m'engagea l'objet de tant de cruautés.
Cette veuve en son lit m'appela par caprice.
Que si cette coupable a trahi son complice,
Ce fut un coup du Ciel, dont le traître abattu
A vu sur tout son crime élever ma vertu.

260

265

(Bas.)

LE SÉNÉCHAL

Mais vous avez toujours le salaire d'un crime,
Et que j'ai fait tout seul.

LE ROI

C'est là ce qui m'opprime.
Quiconque est criminel de cette lâcheté, 270
Qu'il jouisse du prix qu'il avait mérité.
Traître ! qui que tu sois, parais à ma rencontre.
Que dis-je ? il me paraît, tous les jours il se montre,
Et d'un sanglant regard me disant son forfait,
Me demande le prix du meurtre qu'il a fait. 275
Viens, que je t'introduise au lit d'une lascive,
Et que je t'abandonne un coeur dont je me prive ;
Je cède cette infâme à tes embrassements,
Et l'expose moi-même aux vœux de ses amants.
Adultère ! suis-moi, son mari te la livre. 280
Tu ne me réponds rien ? Tu ne veux pas me suivre ?
Ton âme doute encor des offres que je te fais ?
Viens donc à la parole ajouter les effets ;
Viens, que j'aille te rendre aux mains de ta Princesse.

LE SÉNÉCHAL

Ah ! Seigneur, est-ce à moi que ce discours s'adresse ? 285

LE ROI

De grâce, sénéchal, pardonne à mon erreur ;
Tel est ce grand transport où me met ma fureur.
Je pense, en te parlant, entretenir le comte ;
À ce nom odieux ma rage me surmonte ;
Et quoique mon courroux semble attaquer autrui, 290
Mon coeur, malgré ma voix, parle toujours à lui.
C'est ce meurtrier du Roi.

LE SÉNÉCHAL

Je l'ai jugé moi-même.
Ce lâche aime la Reine, et bien plus elle l'aime.
J'ai pensé, comme vous, que ce secret amour, 295
À qui vous déplorez, aurait ravi le jour ;
Sa vie est votre mort, sa mort est votre vie ;
Prévenez d'un rival la prompte et double envie ;
Empêchez, par sa mort, qu'il n'attente à vos jours,
Et jouisse du prix de ses lâches amours. 300

LE ROI

Quelle main employer ?

LE SÉNÉCHAL

Point d'autre que la mienne ;
Car pourvu que la vôtre en ce point me soutienne,
Qu'elle mette ma tête à couvert de la loi,
Je serai le meurtrier d'un assassin de Roi. 305

LE ROI

Fais donc faire ce coup par les gens de ta suite.
De tout autre succès laisse-moi la conduite.

LE SÉNÉCHAL

Mais le frère du mort étant dans vos États...

LE ROI

Je te justifierai de tous ces attentats ;
Et sans qu'à lui rien dire il te puisse contraindre, 310
Je mettrai mon complice au point de ne rien craindre.

LE SÉNÉCHAL (*bas en sortant*)

Et moi, dans cet amour qui me peut posséder,
Je vous mettrai tous deux au point de me céder.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine, La Catanoise.

LA CATANOISE

Madame, il serait temps d'assurer ma famille.

LA REINE

Tu veux, en l'élevant, précipiter ta fille ; 315
Quelques empêchements que tu puisses dompter,
Ton sang peut bien descendre, et ne saurait monter ;
Il ne peut que couler en des routes égales,
Et ne peut parvenir à des sources royales.
Quoi, la mer dans son sein tâche à se conserver ? 320

LA CATANOISE

Un vent impétueux la peut bien soulever ;
Ne pouvant par ses flots inonder ses rivages,
Elle s'élève au Ciel sur le dos des orages.
Ainsi votre faveur plus vite que le vent...

LA REINE

Le vent, et la faveur, n'ont rien que de mouvant ; 325

Leurs infidélités nous sont assez connues ;
L'un et l'autre trompeur, nous portent dans les nues.
Le vent souffle sur mer une montagne d'eau,
Par qui, jusques au Ciel, il élève un vaisseau ;
Mais l'ayant balancé si proche des étoiles, 330
Ce fourbe furieux en déchire les voiles,
Pilote ce vaisseau de l'une à l'autre mer,
Et las de s'en jouer, le force d'abîmer.
Ainsi cette faveur, dont tu veux l'assistance,
Élève un courtisan avec véhémence ; 335
Et l'ayant emporté jusqu'au Ciel des grandeurs,
Lui fait revoir des Cours les vastes profondeurs.
Si sa chute excédant la chute du tonnerre,
Ce malheureux retombe au centre de la Terre,
Où trouvant à sa course un éternel repos, 340
Qui le mit sous ses pieds, voit un mont sur son dos.

LA CATANOISE

Si ma félicité n'a point de consistance,
Je crains de reculer au moment que j'avance :
Madame, il faut un but où tendent nos projets,
Ou tout Terre, ou tout Ciel, tous Princes, ou sujets. 345
Songez qu'un Favori qu'une foule environne,
Parmi cent concurrents, garde mal sa personne :
Il rencontre à sa tête un tas de fortunés,
Qu'un droit de la nature avait fait ses aînés,
Et dont le grand orgueil, fondé sur la naissance, 350
Rebute ses projets, les traite d'insolence,
Lui reproche du sang l'originel défaut,
Et le pousse plus bas, qu'il ne s'élève en haut.
Il a sur ses côtés une foule importune,
De qui la multitude étouffe sa fortune, 355
Et par qui ses égaux, marchant autour de lui,

Le feront trébucher sous prétexte d'appui.
À d'autres prétendants il est encore en proie,
De nouveaux Courtisans cheminent sur sa voie ;
Et dans leurs pas hâtés le talonnant de près,
Sur le point de tout vaincre, arrêtent ses progrès.
La maison de Duras doit être mon asile.

360

LA REINE

Point d'établissement éternel et tranquille.
Crois-tu les Rois exempts de soins et de travaux,
Et qu'un Sceptre à la main divertisse nos maux ?
Considère le gouffre où fondrait ta famille,
La maison de Duras mépriserait ta fille,
Et faisant d'avec elle un divorce éternel,
Rendrait, avec le temps, ton débris solennel.
Recherche pour ta fille un hymen plus sortable,
Une main qui t'appuie, et non pas qui t'accable.

365

370

SCÈNE II

La Reine, Le Roi, La Catanoise.

LE ROI *(les interrompant)*

Catanoise, apprenez que vous choquez mes yeux,
Que vous, et vos pareils, me nuisez en ces lieux ;
Votre bel art consiste à corrompre des femmes,
À pas de conquérants vous entrez dans leurs âmes,
Où faisant un dégât sur toutes leurs vertus,
Vous ruinez des forts que vous avez battus.
Si d'un chaste ennemi, ramollissant les forces,
Vous surmontez l'honneur par ses propres amorces ;
L'oreille étant gagnée, il faut descendre au coeur,

375

380

Où l'amant qu'on y mène entre comme un vainqueur.
Il n'est pas étonnant qu'on l'y reçoive en maître,
Si celle qui commande a voulu s'y soumettre,
Et puisque la vertu, qu'on prit à son défaut,
Voulut livrer son fort dès le premier assaut. 385
Vous vous introduisez aux cabinets des Reines,
Où pour premier secret, vous produisez des haines ;
Où pour insinuer l'amour d'un favori,
Vous en faites glisser l'amitié d'un mari.
Un époux, dites-vous, a trop de tyrannie, 390
Et l'honneur n'est enfin qu'une lâche manie :
Il faut luire partout, à l'exemple du jour ;
Dans toute la nature épancher son amour ;
Et comme le soleil à chaque oeil s'abandonne,
Prostituer sa vue à la moindre personne ; 395
Et se communiquant à ce que vous voyons,
Départir sa chaleur, comme lui ses rayons.
Ce sont là des conseils qu'on réduit en pratique,
Et le rare secret de faire une impudique :
Mais contre vos conseils la Reine a combattu. 400

LA REINE

Un Mais de cet accent choque assez ma vertu,
Et cet air languissant, dont votre coeur s'exprime,
Montre bien qu'un jaloux blâme au point qu'il estime,
Et que sa passion, très sobre à nous louer,
Dit des choses qu'en l'âme il ne peut avouer. 405

LE ROI

Non, non, je vous estime autant que je vous aime,
Et croirais, vous blâmant, blâmer la vertu même.
Je crois que si l'honneur devait choisir un corps,
Il ne nous paraîtrait que sous ce beau dehors :

Aussi si son contraire avait dû nous paraître,
Aux traits de cette infâme on le pourrait connaître.

410

LA CATANOISE

Seigneur, si je vous suis un spectacle odieux,
Je puis, en peu de temps, me soustraire à vos yeux.

LE ROI

Je saurai bien dompter cette vertu forcée,
Qui fait valoir le front, et cache la pensée.
J'irai t'illuminer jusques à ces détours
Où ton art dresse un piège à de chastes amours.

415

LA CATANOISE

Je ne répondrai plus à qui me déshonore.

LE ROI

Quoi, la lâche s'en va ? son remords la dévore ?
Et son coeur, par mes yeux à demi découvert,
Ne peut plus supporter un abord qui la perd ?

420

SCÈNE III

Le Roi, La Reine.

LE ROI

Madame, il faut bannir cette âme déloyale,
Et l'opprobre éternel de la maison royale.

LA REINE

Seigneur, je l'ai créé, et la veux conserver.
Quoi, pour vous satisfaire, il faudrait m'en priver ?

425

LE ROI

Un Dieu, quand il lui plaît, perd bien sa créature.

LA REINE

Le droit que j'ai sur elle est de même nature.
Je puis bien à mon gré révoquer mon bienfait,
Et perdre d'un clin d'oeil l'ouvrage que j'ai fait.
Mais qu'un autre que moi me force à la détruire...

430

LE ROI

Arrêtez, je me trouve hors d'état de lui nuire.
Je sais que près de vous tout mon pouvoir est vain :
Aussi ne viens-je pas le tonnerre à la main,
Je n'exige, en priant, qu'une seule parole.
Daignez, en ma faveur, abattre un tel idole ;
Aussi bien, par ses vœux, aurait-il mérité
D'être si précieux à sa Divinité,
Et le même néant vaut-il que l'on l'adore.

435

LA REINE

C'est pour l'amour de moi que je veux qu'on l'honore ;
C'est moi que ce respect regarde en premier lieu ;
Et révéran l'image, on fait honneur au Dieu.
D'ailleurs, de ses conseils vous tenez la couronne.

440

LE ROI

Moi, par elle régner ! cette faveur m'étonne.

LA REINE

On peut vous dispenser d'être son obligé.

LE ROI

Et de l'avoir été puis-je être bien vengé ? 445
Il est vrai que sa grâce était bien peu de chose,
Et qu'à considérer ses effets et sa cause,
On voit évidemment au don qu'elle m'a fait,
Que ce fut une injure, et non pas un bienfait.

LA REINE

C'est que vous ignorez le prix d'une couronne. 450

LE ROI

Je vois dans sa valeur la main qui me la donne,
Et puisqu'elle, une couche, où l'on peut étrangler
Tout autant de maris qu'il y en peut aller ;
Autour de qui la mort, par de pareils supplices,
Empêche qu'un époux n'y trouve de délices, 455
Et fait que celle-là qui tua son mari
Ne donne des plaisirs qu'à son seul favori.
Ce n'est qu'un sénéchal, ou qu'un comte qu'on aime.

LA REINE

Lâche ! Je te démens.

LE ROI

Je te démens toi-même. 460
Hors de toi, qui d'André put être le bourreau ?
Ne te souvient-il plus d'avoir fait son cordeau ?
Un jour qu'il se trouva sur un pareil ouvrage,
Et que ce malheureux t'en demanda l'usage,
Ne repartis-tu pas ? il n'est fait que pour vous, 465
Et que pour étrangler un mari si jaloux.
Deux jours après ce Roi, de qui la fin me touche,
Ne se trouva-t-il pas étranglé sur sa couche,
Et du même cordeau que toi-même avais fait ?
N'est-ce point de ton crime un indice parfait ? 470
Tu ne me réponds rien ? Ah ! Princesse impudique,
Il faut que je détruise un abus tyrannique.
Je ne veux plus souffrir, qu'à la honte des Rois,
Une Femme, en ces lieux, nous impose des Lois ;
Je n'ai, sous ton aveu, que le nom de monarque, 475
Mais j'en veux posséder la véritable marque,
Et te faire sentir que tout époux est Roi.

LA REINE

Moi, qu'une femme ici donne aux maris la Loi ;
Je suis et femme et Reine, et par ce double titre
De tous nos différends je me rendrai l'arbitre. 480

(Il s'en va.)

LE ROI

Mais le frère du mort est dans mon intérêt,
Il vient à main armée en prononcer l'arrêt ;
Même dès aujourd'hui nous verrons notre Juge,
Nous verrons devant lui quel sera ton refuge ;

Ton Sénat assemblé par l'ordre de ce toit,
Te soumettra, peut-être, aux rigueurs de la loi ;
Et cherchant à vos maux de sortables supplices,
Sa sentence, avec toi, perdra tous tes complices.
Du moins console-toi dans leur double trépas,
De voir que tes amants ne te survivront pas.

485

490

LA REINE *(seule)*

Ah ! cruel traitement d'un mari que j'honore !
Peut se peut-il, honneur, que mon âme l'abhorre ?

SCÈNE IV

La Reine, Le Comte.

LA REINE

Ah ! Comte de Duras...

LE COMTE

Pour qui soupirez-vous ?

LA REINE

J'ai droit de soupirer pour mon premier époux ;
Tout barbare qu'il fut, le second le surpasse.

495

LE COMTE

Votre bonté, Madame, a causé son audace.

LA REINE

Nommez-moi malheureuse, et rendez-le innocent.

LE COMTE

J'entre dans tous les maux que votre coeur ressent :
Mais comme de vos maux je prends quelque partie, 500
Votre âme aux mêmes lois doit être assujettie ;
Et de mes dé plaisirs empruntant la moitié,
Pour ma compassion, me rendre sa pitié.

LA REINE

Et quels seraient ces maux ?

LE COMTE

Vous le saurez, Madame ; 505
L'ardeur que je ressens va sortir de mon âme.
Si d'un feu dévorant qui me brûle en tous lieux,
Vous en voyez déjà la lueur dans mes yeux,
Ôtez à mes regards ce superbe avantage ;
Faites taire mon front, et taire mon visage ; 510
Réservez cette gloire aux discours des soupirs,
Il n'appartient qu'au coeur d'expliquer ses désirs.
Si d'un coeur palpitant ces brusques Interprètes
Ne sont que discoureurs, que langues indiscretes,
Qui dans leur faux langage étalent quelques appâts, 515
Et qui montrent le mal, et ne le disent pas,
Par eux on voit qu'un coeur en est dans les alarmes :
Ce coeur commande aux yeux de parler par leurs larmes,
Ce coeur ordonne au front de montrer sa douleur ;
Mais au lieu d'un discours, ce n'est qu'une couleur, 520
Des désordres de l'âme une faible peinture,

Car il dit bien qu'il souffre, et non ce qu'il endure.
 Au moins si votre esprit m'avait pu concevoir
 Au défaut de m'ouïr, ou celui de me voir,
 Vous auriez su l'amour que je porte à ma Reine,
 Et comme en moi l'amour fit naître de la haine.

525

LA REINE

Ah trop funeste aveu ! Quoi, de l'amour pour moi ?

LE COMTE

Oui l'amour est pour vous, la haine est pour le Roi ;
 J'aime depuis deux ans, sans l'avoir osé dire ;
 À peine à mes soupirs fais-je mon martyr ;
 Quand d'un coeur échauffé je les faisais sortir,
 Avec timidité je les faisais partir.
 Aussi c'est en tremblant qu'ils achevaient leur course,
 Tant il leur déplaisait d'abandonner leur source,
 Et tant ils s'affligeaient au sortir de mon sein,
 De voir que vainement ils diraient mon dessein.
 Ainsi donc sans passer dans une âme fermée,
 De si douces vapeurs se changeaient en fumée :
 Que dis-je ? mes soupirs s'étant anéantis,
 Périssaient presque aux lieux dont ils étaient partis.
 J'attendais bien l'effet de leur triste langage,
 Mais ce n'est qu'à demi qu'ils faisaient leur message :
 Ils allaient bien à vous, et n'en revenaient pas ;
 Mon coeur en renvoyait de nouveaux sur leurs pas ;
 Et les faisant aller les uns après les autres,
 Les forçait d'avancer pour rencontrer les vôtres,
 D'aider leurs compagnons en de tels entretiens,
 Et de vous demander des nouvelles des miens.
 Aucun n'apprit de vous ce qu'il voulut apprendre ;
 Je sus qu'ils mouraient tous, et sans se faire entendre,

530

535

540

545

550

Et le dernier soupir que j'avais député
Me reedit en mourant qu'il était rebuté,
Et qu'il fallait changer de sens ou de langage.
Alors à mes regards je fiaï ce message ;
Mais comme mes soupirs, ils n'étaient point reçus : 555
Je vis que ces regards n'étaient point aperçus ;
Au défaut de tous deux, ma voix parle elle-même ;
Et fallut-il mourir, je dis que je vous aime.

LA REINE

Tout est coupable en vous, soupirs, regards, et voix ;
Votre coeur leur donna de dangereux emplois ; 560
Trop soupirer, trop voir, et trop dire, est nuisible.
Songez que je suis femme.

LE COMTE

Ajoutez, insensible.

LA REINE

Ô Dieu ! m'avez-vous fait dans la longueur d'un jour
Un objet dissemblable et de haine, et d'amour ? 565
Adieu, tout à loisir je saurai vous répondre.

LE COMTE *(seul)*

Est-ce pour me flatter, ou bien pour me confondre ?

SCÈNE V

Le Comte, Le Senechal.

LE SÉNÉCHAL

Et bien, comte, la Reine a souffert votre aveu ;
Elle a vu dans vos yeux briller votre beau feu ;
Et sans point d'autre éclat que celui de la vue,
Elle a connu l'ardeur dont votre âme est émue,
Ou du moins vos soupirs.

570

LE COMTE

C'était donc pour ta soeur.
Quand de tous ses appâts serai-je possesseur !
Et quand viendra l'instant où mon âme ravie...

575

LE SÉNÉCHAL

Vous feignez ; ce moment n'est pas dans votre vie.
Ma soeur et moi voyons d'un oeil bien inégal ;
Ses yeux sont de maîtresse, et les miens de rival ;
Mais des yeux si perçants, qu'ils entrent dans votre âme.
Il est vrai que vos feux jettent assez de flamme,
Et que le grand éclat qu'ils poussent en tous lieux
Les fait bien remarquer à quiconque a des yeux.

580

LE COMTE

Si je n'aime ta soeur, que le Ciel me confonde,
Et que Dieu, par ma mort, étonne tout un monde.
Pour te donner encor des matières de foi,
Sache l'ordre inhumain que j'ai reçu du Roi ;
Il connaît ton amour, il en veut à ta vie ;
Sans l'amour de ta soeur, je te l'aurais ravie ;

585

Ou si mon amitié n'eût retenu mon bras...

LE SÉNÉCHAL

Cet avertissement ne me surprendrait pas ; 590
Et sachez que l'auteur de ce grand stratagème,
Au lieu de nous détruire, y périra lui-même.
Il m'avait ordonné de vous faire égorger.

LE COMTE

Nous nous savons soustraire à ce trouble danger ;
Dans nos deux intérêts, la Reine est engagée, 595
Et d'un persécuteur se voudrait voir vengée.
Apprends donc, sénéchal, qu'il ne tiendra qu'à toi,
Que Naples dans demain ne te couronne Roi.
La Reine, par ma voix, te promet sa couronne :
Oui, ta propre Princesse à tes vœux s'abandonne, 600
Elle t'offre son Sceptre avecque son amour ;
Tu sais que son époux est indigne du jour.
Si tu le veux tuer, tu possèdes la Reine.

LE SÉNÉCHAL

Sous ces conditions sa perte est bien certaine.
Comte, le Roi n'est plus. 605

LE COMTE

Vous êtes donc mon Roi.
Mais avant que sa mort m'expose à votre Loi,
Avant que sa couronne aille sur votre tête,
D'un Prince, votre ami, recevez la requête.
La Royauté, ce semble, est un fleuve d'oubli, 610
Où tout homme nageant se trouve enseveli,

Où d'un vieux souvenir, nos âmes délivrées,
D'une boisson de Roi se sentent envirées :
Cette douce liqueur qu'on avale à longs traits,
Envoie à nos esprits de si charmants portraits,
Que le cerveau saisi des vapeurs de la gloire,
De ce qu'on fut jadis, étouffe la mémoire.
Donnez-moi votre soeur.

615

(Seul.)

LE SÉNÉCHAL

Ah ! comte, elle est à vous ;
Un lien éternel doit durer entre nous ;
Et quelque éloignement que fassent nos naissances,
Nous en devons souffrir les trop longues distances ;
Et mettant notre amour entre deux volontés,
Réunir de nos coeurs les deux extrémités.
Mais, rival trop grossier, je connais ta malice ;
Je te vais ruiner, par ton propre artifice ;
Et malgré tes efforts, je veux jeter sur toi
Tout le poids d'une mort que tu pousses sur moi.

620

625

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE (*seule*)

Que mon âme est confuse, et que ma vue est sombre !
Il croit que mon jaloux est devenu mon ombre ; 630
Comme ce défiant m'accompagne en tous lieux,
Je le crois voir partout où j'arrête mes yeux.
Retire-toi de moi, trop importune image ;
Esprit d'obscurité, cherche ailleurs de l'ombrage,
Cesse de m'épier, de me voir, de m'ouïr ; 635
D'un objet éloigné veux-tu même jouir ?
Ne peux-tu point souffrir que je songe à moi-même ?
Et ton bizarre amour voudra-t-il que je m'aime ?
Trop sensible contrainte où me met mon malheur !
Je ne puis exprimer ma joie, ou ma douleur. 640
De tous mes sentiments, ce fâcheux interprète,
M'ose bien condamner, ou parlante, ou muette :
Quand sans dessein ma vue erre de toutes parts,
Il croit que sur quelqu'un j'attache mes regards ;
Son âme penserait, tant elle est alarmée, 645
Qu'un soupir de mon feu ferait quelque fumée ;
Et prenant de mon sens un injuste retour,
Qu'un élan de douleur est un élan d'amour ;
Mais, ombre qu'un jaloux entretient à ma suite,
Rends-moi libre un moment, ta présence m'irrite. 650

Me laissant seule ici, de qui peux-tu douter ?
Si tu ne me vois pas, tu pourras m'écouter,
Et redire au tyran, qui te tient à ses gages,
Que sans point de vapeurs il se fait de nuages,
Et que les visions que se font des jaloux 655
Procèdent bien plus d'eux, qu'elles ne font de nous.
Adieu, retire-toi, j'ai peur qu'il ne survienne,
Et qu'il ne pense encor que quelqu'un m'entretienne ;
Car son âme ombrageuse est si faite aux transports,
Que son oeil peut bien prendre une ombre pour un corps. 660
Tyran trop soupçonneux, de qui l'ombre me garde,
Rappelle mon témoin, ma vertu me garde ;
Et me suivant toujours dans tous mes entretiens,
Je crains plus ses regards, que je ne crains les tiens.

SCÈNE II

La Reine, Le Roi masqué et déguisé.

LE ROI *(le poignard à la main)*

Allons, mon désespoir, où la fureur m'entraîne. 665

LA REINE

Et quoi, lâche officier, attenter sur ta Reine !
Gardes...

LE ROI

Si vous parlez, je vais vous poignarder.

LA REINE

Par quel ordre ?

LE ROI

Le Roi me l'a pu commander. 670
Qui mérite la mort, la doit prendre avec joie,
Et doit remercier qui l'offre, et qui l'envoie.

LA REINE

Enfin tes sentiments m'ont été découverts ;
Je connais, à t'ouïr, le maître que tu sers ;
Son coeur paraît entier dans la bouche d'un traître. 675

LE ROI

Ah ! gardez d'offenser votre époux et mon maître ;
Je représente ici la personne du Roi ;
Et vous parlez à lui, quand vous parlez à moi.

LA REINE

Je vois qu'avec grand art tu fais son personnage,
Puisque même ta voix contrefait son langage : 680
Mais pour former de vous deux semblables portraits,
La nature en naissant t'en dût donner les traits.
Mais quoi ? diffères-tu de m'ôter une vie...

LE ROI

Hé bien, par son aveu, je suivrai votre envie.
Voilà votre trépas que je porte à ma main, 685
Par un coup de poignard j'ouvrirai votre sein ;
Et sans cesse suivant les détours de votre âme,
J'irai dans vos esprits rechercher votre flamme,
Et sondant par le fer jusques dans votre flanc,
Éteindre votre feu par votre propre sang. 690

Oui, bientôt par ta mort je vaincrai ton audace ;
 J'irai bientôt ôter ton coeur hors de sa place,
 Y voir avecque soin ses secrets mouvements,
 Y rayer tous les noms de tes lâches amants ;
 Et pendant que mes mains le tiendront sous la presse, 695
 Comment sous cette géhenne il dira sa tristesse ;
 Et s'il conserve encore un reste de désirs,
 Auquel il fera part de ses derniers soupirs.

LA REINE

Il n'est pas malaisé de le faire connaître.
 Ce coeur qu'on veut percer n'est enfin qu'à ton maître ; 700
 Dis-lui que pour lui seul j'ai d'innocents désirs,
 Et qu'il est seul l'objet de mes derniers soupirs.

LE ROI

C'est dans ce sentiment qu'il faut cesser de vivre,
 Un autre mouvement pourrait bientôt le suivre.
 Ainsi je veux t'ôter ce funeste loisir, 705
 Auquel en leur faveur paraîtrait ton désir.
 Meurs donc pour ton époux !

LE SÉNÉCHAL *(entrant)*

Ah ! malheureux, arrête,
 Il y va de ta vie.

LE ROI *(sortant)*

Il y va de ta tête. 710
 Sais-tu que j'exécute un ordre de mon Roi ?
 Et qu'on s'attaque à lui, quand on s'attaque à moi ?

SCÈNE III

La Reine, LE Senechal.

LE SÉNÉCHAL

Par un rare honneur je vous sauve la vie.

LA REINE

De quoi vous vantez-vous ? vous m'avez mal servie ;
Vous-même avec accru la rigueur de mon sort. 715
S'il est vrai que ma vie est pire que ma mort,
Tous les jours dans mes voeux je réclame cette heure ;
Et quand ma destinée ordonne que je meure,
Son soin injurieux me suscite un secours,
Dans le regret qu'elle a de voir finir mes jours. 720
Faut-il en cet instant qu'il faut cesser de vivre,
Que d'une prompte mort mon malheur me délivre ?
Et par là me montrant du caprice et de l'art,
Que je vive toujours par ordre, ou par hasard ?

LE SÉNÉCHAL

Ne vous souvient-il plus d'être encor Souveraine ? 725

LA REINE

Je n'aurai que sur moi l'autorité de Reine ;
En vain ma dignité me crie à haute voix,
Que j'ai mis mon mari dans le nombre des Rois,
Qu'on le voit sous mes pieds de même que la Terre,
Que je puis l'accabler par un coup de tonnerre, 730
Et portant mon empire à d'horribles effets,
Renverser, et l'idole, et l'autel que j'ai faits.
La vertu de sa part me présente une chaîne,

Et si je ne la suis, elle-même m'entraîne.
Commande, me dit-elle, au trône où tu t'assieds,
Vois-y, comme absolue, un monarque à tes pieds ;
Mais voyant ton époux, dépose ton audace,
Abandonne le trône, et cède-lui ta place ;
Et d'un profond respect, adorant ton vainqueur,
Du rang où tu l'as mis, place-le dans ton coeur.

735

740

LE SÉNÉCHAL

Mais si c'était le Roi, qui sous l'habit d'un traître...

LA REINE

J'honore mon époux, honorez votre maître ;
Je l'ai bien reconnu, mais l'ayant fait mon Roi...

LE SÉNÉCHAL

Quoi, toujours vos vertus vous donneront la loi ?
Je viens donc vous servir en dépit de vous-même,
Et garder, malgré vous, l'honneur du diadème.
Oui, j'y suis obligé, j'agis comme sujet.

745

LA REINE

Et comme tel quittez cet insolent projet ;
Comme tel tenez-vous où vous met la naissance ;
Et comme tel enfin redoutez ma puissance.

750

LE SÉNÉCHAL

Ah ! Madame, il est temps de dire mon secret ;
Quelque effort que je fasse, il m'échappe à regret.
J'aime, et ce grand amour tout pareil à la flamme...

LA REINE

Taisez-vous.

LE SÉNÉCHAL

J'en ai trop dit, Madame ; 755
Il serait malaisé de me mieux exprimer.
Comment dire autrement que j'ai pu vous aimer ?
Quoique j'eusse entrepris de vous cacher mon âme,
Et d'ôter tout passage aux lueurs de ma flamme,
Je n'ai pu m'empêcher de pousser un soupir ; 760
Ma passion a pris ce moment de loisir,
Et sous ce triste son cachant son stratagème,
Au lieu de respirer, j'ai dit que je vous aime.
Si je pouvais reprendre un si subtil trompeur,
Mon sein contraindrait mieux cette ardente vapeur ; 765
Et cet air amoureux, par lequel je respire,
Ne ferait plus la voix dont s'entend mon martyre ;
Le rendant à ce sein qui l'a fait soulever,
Mon coeur lui prescrirait de s'y mieux conserver ;
Et lui faisant sentir le péril de sa course, 770
Enfin l'obligerait de périr dans sa source.
Si tel que meurt sous terre un grand vent enfermé,
Ou si tel que s'éteint un brasier allumé,
Ce soupir condamnant sa propre véhémence,
S'étoufferait soi-même au lieu de sa naissance : 775
Mais, malgré moi, mon feu s'est à la fin montré,
Mon amour est sorti, vous l'avez rencontré.
Il est vrai que de honte il ne veut plus paraître ;
Aussi bien feignez-vous de ne le pas connaître :
Toutefois cet amour s'est si bien révélé, 780
Qu'il se pourra vanter de vous avoir parlé.

LA REINE

Insolent ! ce discours te coûtera la vie.

LE SÉNÉCHAL

Et quoi, Madame, au point que je sers votre envie,
Que je vais par votre ordre assassiner le Roi...

LA REINE

Et qui, sous mon aveu, t'a donné cet emploi ?

785

LE SÉNÉCHAL

Je l'ai reçu du comte, et sous cette promesse
Que vous m'épouseriez.

LA REINE

Malheureuse Princesse !

SCÈNE IV

La Reine, Le Senechal, La Catanoise.

LA CATANOISE

Le Roi n'est plus, Madame, il est assassiné ;
L'assassin, je l'ignore.

790

LA REINE

Et je l'ai deviné.
Te crois-tu délivré d'un mortel adversaire ?

Et d'un meurtre si grand attends-tu ton salaire ?
D'un tel assassinat demandais-tu le prix ?
Tu te fais, assassin, ton remords t'a surpris ;
Et cet étonnement, sous qui ton coeur s'opprime,
T'expose chaque instant la grandeur de ton crime.

795

LE SÉNÉCHAL

Moi, l'auteur de sa mort !

LA REINE

Je ne connais que toi.
Tu portes tous les traits d'un assassin de Roi ;
S'il en faut présumer sur l'air de ton visage,
J'y vois quelques crayons de ton premier ouvrage.
Si tu veux te ravir à mon double courroux,
Assassin de deux Rois, rends-moi des deux époux ?

800

SCÈNE V

Le Roi, La Reine, Le Senechal, La Catanoise.

LE ROI RENTRANT DÉCOUVERT

Ô Dieu ! je suis blessé, mais ma plaie est légère.

805

LA REINE

Quelle est la main, Seigneur ?

LE ROI

Évite ma colère,
Et garde qu'en ton sein je ne porte la mort.

LA CATANOISE

Dérobez-vous, Madame, au cours de son transport.
L'excès de sa douleur trouble sa fantaisie.

810

LE ROI

Ne t' imagine pas que j'entre en frénésie ;
Si ce n'est qu'avec l'affront qu'on fait à ma maison,
M'ayant ravi l'honneur, m'ôte encor la raison.
Meurtrier, qui que tu sois, achève ici ta route,
Viens voir comme mon sang ne sort que goutte à goutte,
Viens jusque dans sa source éteindre la chaleur,
Par l'ombre de la mort en ternir la couleur ;
Et s'il est vrai qu'au fiel notre colère habite,
Perdre toute l'humeur dans mon âme s'irrite ;
Aussi bien ma fureur qui cherche à se nourrir,
Ne se pourra saouler, qu'en te voyant périr.

815

820

SCÈNE VI

Le Roi, La Reine, Le Senechal, Le Comte, La Catanoise.

LE COMTE *(entrant l'épée à la main)*

Où se cache un meurtrier soustrait à mon épée ?

LE ROI

Ah ! mon lâche ennemi, ton attente est trompée ;
Je vis, et tu mourras par la main de ton Roi.

LE COMTE

Ah ! Sire, dans mes yeux vous voyez mon effroi ;

825

Le coup que j'ai tenté m'a paru légitime,
Et tout autre à ma place aurait commis ce crime.
Le poignard à la main, la fureur dans les yeux,
Sous un déguisement vous sortiez de ces lieux ;
J'ai pensé qu'un meurtrier échappait au supplice,
Et vous tuant, ôter ce soin à la Justice.

830

LA REINE

Et quoi, Seigneur, vous-même aviez fait ce dessein ?

LE ROI

Oui, j'avais projeté de te percer le sein :
Mais malgré ce délai, cette mort différée,
Pour être suspendue, en est plus assurée ;
Chaque instant que ta vie a pris pour s'allonger,
M'a fourni, pour ta mort, plus de temps à songer.

835

LE COMTE

Celle que vous bravez est ici Souveraine.

LE SÉNÉCHAL

En effet, redoutez le pouvoir de la Reine ;
Si ses commandements...

840

LA REINE

Ah ! Tout beau mes sujets,
À vous l'obéissance, à moi sont les projets.
Quand je voudrai régner, j'en saurai la pratique,
Et bientôt ruiner un pouvoir tyrannique.
Toi qui de ma vertu fais une lâcheté,
Garde de plus choquer ma souveraineté ;

845

Et qu'à la fin mon bras, lassé de te défendre,
D'où je t'ai fait monter, ne te fasse descendre.

LE ROI

Ah ! surcroit pitoyable où vous portez mes maux !
Dieu ! m'avez-vous soumis au joug de mes rivaux ?
Et faut-il qu'une femme, avec sa tyrannie,
Ait le droit de régner, pour vivre en impunie ?

850

LA REINE

Respecte mon titre, et redoute ma Loi.

LE ROI

Je renonce aux deux noms, et d'époux, et de Roi ;
Je n'ai pour le premier qu'une honteuse marque,
Et n'ai pour le second qu'un titre de monarque.
Je cède l'un et l'autre à tes deux favoris :
Femme, et Reine, voilà tes Rois et tes maris.
Et vous, mes fiers rivaux, partagez votre proie ;
C'est un triste butin que je quitte avec joie,
Si pour vos passions mon amour complaisant
Vous acquitte envers moi d'un semblable présent.

855

860

LA REINE

Enfin me portant de l'amour à la haine...

LE ROI

Superbe ! ordonne donc qu'on me mette à la chaîne ;
Mais sache que ma main tient encor un poignard,
Que je puis triompher sous ce triste étendard,
Et que par toi souffrant le trépas d'un esclave,

865

Je puis percer le coeur de celle qui me brave.

LE COMTE

Toute cette fureur que vous lui témoignez
Montre votre impuissance.

870

LE SÉNÉCHAL

Et qu'en vain vous réglez,
Seigneur, sans ce respect.

LE ROI

Que feriez-vous, mes maîtres,
Qui de mes confidents, vous êtes faits des traîtres ?
Et qui vous noircissant, par un double délit,
Avez mis en partage, et mon trône, et mon lit ?
Je ne rencontre ici qu'une troupe ennemie,
Où d'un gros caractère on lit mon infâmie.
Toi-même, intelligente, artisanne d'amour,
C'est par toi qu'un démon peut désoler la Cour.

875

880

LA CATANOISE

En vain votre courroux étale sa furie.

LE SÉNÉCHAL

Nous nous saurons soustraire à votre barbarie.

LE COMTE

Et contre des tyrans nous maintiendrons nos droits.
Seigneur, nos lâchetés déshonorent les Rois ;
Pourquoi m'ordonniez-vous la mort du connétable ?

885

LE SÉNÉCHAL

À moi celle du comte ?

LE ROI

Ah couple détestable !
Je te veux dévouer à mon ressentiment,
Et perdre la maîtresse aussi bien que l'amant :
Mais pour donner quelque ordre au cours de ma colère, 890
Je veux perdre le fils, ayant perdu la mère,
Sacrifier le comte après le sénéchal,
Et m'immoler ainsi l'un et l'autre rival.
En vain vous liguez-vous pour me vouloir détruire ;
Qui veut tromper autrui, pourra bien se séduire. 895
Et toi qui sans frayeur vois périr tes maris,
Sache qu'on te peut perdre après tes favoris.

LA REINE S'EN ALLANT

Ah qui peut résister à tant de barbarie !
Hé bien je me soumets aux lois du Roi d'Hongrie.
Oui, lâche, ta fureur m'abandonne à ses lois, 900
Sur cet espoir que j'ai qu'il vous perdra tous trois.

LE ROI *(sortant)*

Je consens que ce Roi se fasse notre arbitre.
Du moins qu'on plaigne un Roi qui n'en a que le titre,
Et de qui l'impuissance, avec tous ses projets,
L'a vu comme arrêté par ses propres sujets. 905

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La Reine, La Catanoise.

LA REINE

Enfin le Roi d'Hongrie est entré dans la ville ;
Puis-je dans mon palais rencontrer quelque asile ?
Quoi, le comte, et ton fils, se sont ici mes Rois,
Et pour un étranger ils m'y donnent des lois ?
Sans mon consentement introduire ce Prince.

910

LA CATANOISE

Il en faut donc blâmer toute votre province.
Ce Prince, accompagné de dix mille chevaux,
Parmi tout le Royaume a passé sans travaux :
J'ai vu même ce Prince au milieu de la place,
Applaudi comme un Dieu par votre populace,
Avec ce nom fameux de son Libérateur.

915

LA REINE

Vient-il dans mes États comme un usurpateur ?
N'importe, je suis Reine, et malgré l'impuissance
Où de deux faux amis me met l'intelligence,

Malgré cette révolte où montent mes sujets,
D'un monarque étranger je brave les projets.

920

SCÈNE II

La Reine, La Catanoise, Le Comte, Le Senechal.

LA REINE

Hé bien, mes Souverains, cessé-je d'être Reine ?
Venez-vous commander à votre Souveraine ?
Et tous deux m'imposant une honteuse loi,
Venez-vous me soumettre au joug d'un nouveau Roi ?

925

LE COMTE

Le peuple l'a reçu comme un Dieu tutélaire ;
Vous savez l'insolence où se porte un vulgaire,
Qu'à l'égal des torrents un peuple entraîne tout,
Qu'un Souverain à peine y peut rester debout ;
Que le sceptre à la main, la couronne à la tête,
Y sont comme roseaux qu'agite une tempête,
Et qu'un trône y ressemble un grand corps de rocher
Que de sa masse un vent a voulu détacher.
Ce conquérant nous suit avecque cette audace
Que lui peut inspirer un gros de populace ;
Cet amas de mutins inonde en ce palais.

930

935

LA REINE

Sachez que mon esprit ne s'étonna jamais.

LE COMTE

Il entre ; ses regards ne montrent que vengeance.

LA REINE

N'importe, nous verrons qui craindra sa présence.

SCÈNE III

La Reine, Le Comte, Le Senechal, La Catanoise, Le Roi d'Hongrie avec toute sa suite.

LA REINE *(abordant le Roi d'Hongrie)*

Seigneur, après le cours de nos inimitiés, 940
Daignez considérer une veuve à vos pieds ;
Et d'un bruit imposteur détruisant tous les charmes,
Croyez-en mes soupirs, aussi bien que mes larmes.

LE ROI D'HONGRIE

Lascive, lève-toi, je ris de tes douleurs,
Et brave également tes soupirs et tes pleurs ; 945
Ton sexe est trop fertile en de si vains langages,
Et des discours si mols redoublent mes ombrages.
N'attends pas que j'arrive avec cette douceur
Que demandent des noms de beau-frère et de soeur ;
Que pour premier accueil je te traite de Reine ; 950
Je n'ouvre dessus toi que les yeux de ma haine,
Si regardant l'objet qui m'a déshonoré
J'ose bien blasphémer où j'aurais adoré.

LA REINE

Roi, de quelque côté que votre oeil me contemple,
Je n'ai rien dont l'abord dût profaner un temple ; 955
Et sans prétendre ici de vous humilier,

Vous méprisez l'autel où vous devriez prier.

LE ROI D'HONGRIE

Lâche Divinité qui veux qu'on t'idolâtre,
 Qui prétends qu'à tes pieds un Roi se doive abattre,
 Pourquoi te figurer qu'un culte te soit dû ? 960
 Tu n'as sur tes autels que du sang répandu ;
 À de pareils encens ton âme accoutumée
 En reçoit dans ta Cour l'odeur et la fumée.
 Il est vrai que ses vœux me sont assez connus :
 On t'idolâtre ici comme une autre Vénus. 965

LA REINE

N'ayant pu vous porter à quelque révérence,
 De la Divinité j'ai la toute-puissance :
 Je puis vous témoigner que je règne en ce lieu,
 Et de mes actions ne rends compte qu'à Dieu.
 Je n'ai pour Souverain que ce maître du monde, 970
 C'est là la seule base où mon Trône se fonde.
 Les plus grands potentats, tous ces fameux rivaux,
 Quelques puissants qu'ils soient, ne sont que mes égaux ;
 Encore en ces États, dont ils sont les monarques,
 Ils ont en dépendance, et leur titre, et leurs marques. 975
 Les Électeurs, les Grands, les Milords, les Bassas,
 Satrapes, Palatins, tous ces Chefs des États,
 Nous montrent que leurs Rois sont de vaines Idoles,
 À qui des Conseillers limitent leurs paroles ;
 Et qu'à l'égal des Dieux, qu'on met sur des autels, 980
 Ils donnent un spectacle aux regards des mortels.
 Naples, dans sa grandeur, se règle sur la France ;
 L'un et l'autre Royaume est dans l'indépendance.
 Pour le vôtre son droit est assez bien borné,
 Et c'est un peuple enfin qui vous a couronné. 985

Vous lui prêtez la foi, le mien me rend hommage,
Je suis Reine par moi, vous un Roi par suffrage.
Si la nature et l'art faisant chacun leur trait,
Vous êtes le crayon dont je suis le portrait.
Ainsi craignez en moi ce qu'a fait la nature,
Et de l'art qui vous fit j'aimerais la figure.

990

LE ROI D'HONGRIE

Superbe, ton pouvoir a pu se signaler ;
Tout ce que peut le trône a voulu s'étaler.
Tu feignis qu'on doutait de ta toute-puissance,
Tu voulus démentir cette fausse créance,
Et témoigner enfin que qui sait bien régner,
À la maxime et l'art de ne rien épargner.
La mort de ton mari fut un coup d'absolue.

995

LA REINE

J'en ferais un aveu, si je l'avais voulue ;
Je ne redouterais que mon seul repentir,
Et que le bras d'un Dieu ne me le fit sentir.
Au-delà de la main qui lance le tonnerre,
J'honore et ne crains point les maîtres de la Terre ;
Tu viens accompagné de dix mille chevaux,
Et de plus assisté par mes propres vassaux.
Mais malgré l'union d'une double assistance,
Puisque je puis mourir, je crains peu ta puissance.
Oui, contre mes desseins unissez vos projets.
Je veux vous faire voir qu'on règne sans sujets ;
Et quand un peuple ému nous ôte un diadème,
Qu'on reste pour le moins maîtresse de soi-même.

1000

1005

1010

LE ROI D'HONGRIE

Tous tes peuples lassés de ton gouvernement,
D'un coeur impatient veulent ce changement ;
Tes sujets opprimés me demandent ta tête.

LE COMTE

Et qui d'eux tous, Seigneur, t'a fait cette requête ? 1015
Tout ce peuple assemblé, désire avecque toi,
Qu'on recherche avec soin tous les meurtriers du Roi.
Mais que nos habitants en veuillent à leur Reine,
As-tu bien présumé qu'elle ait causé leur haine ?
Qu'un peuple répandant le beau sang de ses Rois, 1020
Soumette sa Princesse à la rigueur des lois ?
Qu'en ce cas, secondant une rage étrangère,
Ils veuillent l'immoler aux mânes de ton frère ?

LE SÉNÉCHAL

S'il lui faut une mort pour le pacifier,
Cherche-lui d'autre sang pour lui sacrifier. 1025

LA REINE

Faut-il qu'un scélérat vante mon innocence,
Et que qui me trahit, épouse ma défense ?
Ah ! tu portes ma vie à la hauteur d'un prix,
Où, s'il faut atteindre, on la tient à mépris.
S'il faut vivre par toi, je veux cesser de vivre ; 1030
Je ne veux rien devoir au traître qui me livre.
Toi, m'arracher au piège où tu m'as pu jeter !
Ah ! ne me vendais-tu, que pour me racheter ?

LE COMTE

Seigneur...

LA REINE

Je vous défends de prendre ma querelle,
Votre fausse amitié n'est que trop infidèle ;
Vous vous trompez tous deux, en me voulant tromper.

1035

LE ROI D'HONGRIE

En quelle obscurité vient-on m'envelopper ?

LE COMTE

Seigneur, de ce forfait, la Reine est innocente.

LE ROI D'HONGRIE

L'assassin ?

1040

SCÈNE IV

La Reine, Le Roi d'Hongrie, Le Roi de Naples, Le Comte, Le Senechal, La Catalanoise.

LE SÉNÉCHAL

Le voici qu'on vous le représente ;
Par son propre malheur il est ici conduit.

LE ROI D'HONGRIE

Hé bien, meurtrier de Roi, ton supplice te suit,
Puisque le Ciel t'amène au pouvoir de ton juge.

LE ROI DE NAPLES

Seigneur, entre vos mains je cherche mon refuge.

1045

LE ROI D'HONGRIE

Toi, l'opprobre du monde entre tous les humains,
Qui sur un sanctuaire osas poser tes mains !
Et cependant ton bras qu'armait quelque furie,
Se promet un asile après sa barbarie !
Ah ! pour te mieux punir, pour garder même loi,
Que ne suis-je sujet ? et toi que n'es-tu Roi ?

1050

LE ROI DE NAPLES

Je le suis, ou du moins rappelant ma mémoire,
J'ai quelque souvenir de cette vieille gloire
Rendu le triste objet d'un étrange attentat,
Vous voyez un sujet jadis un potentat.
Je suis comme arrêté par l'ordre de la Reine.

1055

LE ROI D'HONGRIE

Ah ! grand Dieu, quelle Cour ! et quelle Souveraine !
Quels sujets ! quels États ! quelles enfin leurs lois,
D'y prendre, et d'y tuer des maris et des rois !

LE SÉNÉCHAL

Voilà votre ennemi ; que fait votre colère
À l'objet d'un époux qui tua votre frère ?

1060

LE ROI D'HONGRIE *(au Roi de Naples)*

Ah victime d'horreur qu'embrasse mon courroux !
L'apparence en dit trop qui te dit son époux,

Cette accusation n'est que trop légitime,
Puisqu'elle te donna l'intérêt de ton crime ;
Et que te rendant trop, pour si lâche emploi,
D'un meurtrier de monarque elle te fit un Roi.

1065

LE ROI DE NAPLES

Est-ce à moi que l'on parle ?

LE ROI D'HONGRIE

À toi-même, à toi-même,
Qui pour le prix de sa mort reçus le diadème ;
Et qui trop bien payé d'un énorme délit,
Envahis de mon frère, et le trône, et le lit.
Tu n'avais point de don digne d'une couronne ;
Et d'ailleurs la vertu n'élève ici personne,
Ici les plus méchants sont les plus fortunés,
Et des meurtriers de rois s'y trouvent couronnés.

1070

1075

LA REINE

On a beau discourir contre mon innocence,
Ma gloire qu'on accuse affecte le silence ;
Cette même vertu de qui tu veux douter,
Ne veut plus te parler, ni même t'écouter.
Pour celle d'un mari qu'un insolent outrage,
Je me veux opposer au cours de son langage ;
Et repoussant les traits sur un tel délateur,
Au lieu de l'accusé, perdre l'accusateur.

1080

LE ROI DE NAPLES

Ah ! lâche partisane, abandonne la mienne ;
Et s'il te faut parler, n'embrasse que la tienne.

1085

L'emploi que tu perdras est assez délicat ;
D'ailleurs le mendiant des mains d'une ennemie,
Je recevrais ma gloire avec quelque infâmie ;
Et je tiendrais à honte, aussi bien qu'à bonheur,
Qu'une âme sans vertus me remît en honneur.
Toi-même es criminelle, et voilà tes complices.

1090

LE ROI D'HONGRIE

Ô Dieu ! pour une mort faut-il tant de supplices ?
Assassins...

LE COMTE

Jusqu'à nous votre erreur s'étendrait.
Et quoi, sur sa parole, un jaloux nous perdrait ?
Par quel raisonnement nous rendrait-il coupables ?
Qu'avons-nous de pareil, pour être ses semblables ?

1095

LE ROI DE NAPLES

Serais-je criminel, pour porter un bandeau ?

LE SÉNÉCHAL

Attendez-vous qu'un mort s'élève hors d'un tombeau ;
Que sortant d'un séjour et sanglant et visible,
Où l'entrée est facile, et l'issue impossible,
Il vous vienne annoncer quelle main l'étouffa ?

1100

LE ROI D'HONGRIE

Sans voir les combattants, je vois qui triompha ;
C'est toi qui remportas le fruit de la victoire,
Qui reçus du combat la dépouille et la gloire,
Et qui par ce grand meurtre achevant tes travaux,

1105

Eus cette jouissance où tendaient trois rivaux.

LE ROI DE NAPLES

Daigne donc regarder ce qu'un sceptre me coûte,
Si le gain que j'en fais t'a fait naître ce doute. 1110
En effet, malheureuse, où va ton amitié ?

LE ROI D'HONGRIE

Je suis moi-même au point de me faire pitié.
Frère, dont la vengeance est tout ce qui m'amène,
Faudrait-il qu'à ma honte elle soit incertaine ?
Et que m'étant chargé d'un reproche éternel, 1115
Je perde un innocent au lieu d'un criminel ?
Du moins fais-moi sentir quel est ton homicide,
Et ces esprits de vie où la fureur préside,
Et par lequel le sang s'étant pu recueillir,
À l'abord d'un meurtrier s'efforce à rejaillir. 1120
Ô Reine ! est-ce à tes yeux que doit frémir mon âme ?
Ô monarque ! est-ce aux tiens qu'il faut que je m'enflamme,
Et que contrefaisant celui qui me conduit,
Je reconnaisse en vous le meurtrier qui nous fuit ?
Sénéchal, est-ce aux tiens ? comte, est-ce à votre vue 1125
Que mon âme doit être en ce moment émue ?
Et qu'il faut que celui dont j'ai pris le courroux,
Discerne un assassin, ou dans vous, ou dans vous ?
Ah ! ma juste fureur, qui fais la déréglée,
Malheureuse, est-il dit que tu sois aveuglée, 1130
Et que réduite au point de ne pouvoir choisir,
Un sort capricieux te fasse réussir ?
Mais, ô mon désespoir ! qui te plais à combattre,
De crainte de manquer, entraîne-les tous les quatre ;
Et pratiquant des Lois auxquelles je consens, 1135
Pour perdre un criminel, perdons quatre innocents.

LA REINE (*en se retirant*)

Le Ciel fasse agir avec plus de lumière.

LE ROI D'HONGRIE

Gardes, que l'on la suive, elle est ma prisonnière.

LE ROI DE NAPLES (*en se retirant*)

Et mon malheur encor m'a réduit sous ta loi.
N'est-il pas honteux d'y regarder un Roi ?

1140

LE ROI D'HONGRIE

Non, il n'est point de Roi qui me paraisse auguste,
Quand avec son titre il n'a rien que d'injuste.
Vous comte et sénéchal, arrêtez.

LE SÉNÉCHAL

Quoi, Seigneur,
Attirer sur nous deux un mortel déshonneur !
Nous laisser notre reine en cette servitude !

1145

SCÈNE V

Le Roi d'Hongrie, Le Comte, Le Senechal.

LE ROI D'HONGRIE

Cette captivité n'a rien en soi de rude.
Quand cette passion me coûterait le jour,
Il faut qu'à mes rivaux je montre mon amour.
L'aimez-vous ?

1150

LE SÉNÉCHAL

Moi, Seigneur, ma naissance est connue ;
Je n'ai point projeté d'embrasser une nue ;
Un orgueil d'Ixion me deviendrait fatal.
Peut-être dans le comte auriez-vous un rival.

LE COMTE

En moi, un concurrent, oses-tu bien le dire ?
Sais-tu pas que ta soeur me vaut plus qu'un Empire,
Et que même la Reine auprès de tant d'appâts
N'aurait que le regret de ne me plaire pas ?

1155

LE ROI D'HONGRIE

Protégez donc, amis, une flamme naissance.

LE SÉNÉCHAL

Pour ne faire que naître, elle est bien véhémente.

1160

LE ROI D'HONGRIE

Une simple étincelle, en moins que d'un moment,
Peut produire en un coeur un grand embrasement.
Elle est de ces ardeurs qui consomment une âme.

LE COMTE

Quoi, vous l'avez traitée à l'égal d'une infâme !
Et vous l'aimez !

1165

LE ROI D'HONGRIE

L'amour a bien d'autres secrets ;

Il est ingénieux dans tous ses intérêts ;
Il a l'art de sauver les plus grands misérables,
Et de justifier les plus fameux coupables ;
Il défend à nos yeux de pénétrer trop loin, 1170
Il veut qu'un suborneur nous serve de témoin,
Et que sans prendre au coeur un parfait témoignage,
Ils fassent déposer les traits d'un beau visage ;
Car l'esprit est absous par la grâce du corps,
Et le dedans sauvé par l'éclat du dehors, 1175
Ainsi ma passion qui ne veut rien apprendre,
Est bien aise en ceci de se laisser surprendre ;
Et trouvant un flatteur qui la vient recevoir,
De ne pas regarder plus qu'elle ne veut voir.

LE SÉNÉCHAL

Mais vous l'avez haïe. 1180

LE ROI D'HONGRIE

Et maintenant je l'aime.

LE COMTE

Mais c'est trahir un frère.

LE ROI D'HONGRIE

Et se servir soi-même.
Chère ombre de mon frère accorde son pardon ?
Mais pourquoi, mon amour, lui demander ce don ? 1185
Qui n'est pas criminel, n'a pas besoin de grâce.

LE COMTE

Et comment d'un mari saisissez-vous la place ?

LE ROI D'HONGRIE

J'en saurai les moyens de ce même assassin ;
À son lit, comme au trône, il m'enseigne un chemin
Que si le peuple en parle, un vulgaire s'arrête ;
De peur qu'il ne s'élève, on abat quelque tête ;
Le sang qu'on fait pleuvoir apaise en même temps
Ces vents que dans l'État forment des mécontents.

1190

LE COMTE

Prévoyez-vous la fin d'une mort si tragique ?

LE ROI D'HONGRIE

Jamais un amoureux ne fut bon politique ;
Car dès qu'à ses ardeurs il peut s'abandonner,
Il n'est plus en état de pouvoir raisonner.
Adieu, songez à vous, j'épargne vos deux têtes.

1195

SCÈNE VI

Le Comte, Le Senechal.

LE COMTE

Et quoi, tu l'obtiendrais comme un droit de conquête ?
Un tiers serait heureux entre deux combattants ?

1200

LE SÉNÉCHAL

Dites un tiers heureux entre deux mécontents ;
Car enfin, cher rival, notre perte est commune.

LE COMTE

Ah ! lâche usurpateur qu'amène la fortune !
T'a-t-elle suscité d'impuissants ennemis,
Et crois-tu posséder ce qu'elle t'a promis ? 1205
Ce sort qui te conduit t'a-t-il dit ma défaite,
Et s'il faut que ce lit ou se donne, ou s'achète ?
Sais-tu son prix ? ton frère en a su la valeur.
Ne crois-tu point tomber dans un pareil malheur ?
Viens tirer le rideau d'une si triste couche, 1210
Et tâche à t'effrayer d'une mort si farouche ;
Peut-être que la main qui l'aura fait périr
Est encor toute prête à te faire mourir.

LE SÉNÉCHAL

Quoi, ce meurtre est à vous ?

LE COMTE

Je n'en suis point coupable ; 1215
Toutefois d'un grand coup je me sens bien capable.
Que si d'horreur ma main refuse à l'étouffer,
Par un autre moyen je saurai triompher.
Lui posséder la Reine ! et lui m'ôter la vie !
Je saurai bien border et l'une et l'autre envie, 1220
Lui ravir son espoir, aussi bien que le jour,
Et perdre ce qu'il sent et de haine et d'amour.

LE SÉNÉCHAL

D'où vient la passion dont votre âme s'anime ?
N'est-ce point à vil prix vouloir commettre un crime ?
Et sans nul intérêt, ravir et sceptre et jour 1225
À qui n'a point pensé de choquer votre amour ?

N'aimez-vous pas ma soeur ?

LE COMTE

Demander si je l'aime !

Dans ce premier transport je parlais pour toi-même,

Et ne pouvais souffrir que de pareils rivaux

1230

T'ôtassent à mes yeux le fruit de tes travaux.

Tu vois par-là l'ardeur dont je sers un beau-frère.

LE SÉNÉCHAL

Ce n'est point là la source où naît votre colère ;

L'amour est le principe où se font ces fureurs.

LE COMTE

Non, non, une amitié tombe dans ces erreurs ;

1235

Pour peu d'émotions l'ami sort de soi-même,

Et devient, en aimant, la personne qu'il aime.

LE SÉNÉCHAL

Certes votre amitié m'étonne en sa grandeur.

LE COMTE *(se retirant)*

Je vais par un grand coup te prouver cette ardeur ;

Ton rival va mourir, cette main te l'assure.

1240

SCÈNE VII

LE SÉNÉCHAL *(seul)*

En effet, il mourra, mon amour te le jure.

Au reste n'attends point que je puisse trembler,
La grandeur d'un péril ne me saurait troubler,
Ni le plus grand forfait me donner de la honte ;
Qui put tuer un Roi, peut bien tuer un comte.
Je t'avoue, ô Rival, que ce coup vient de moi.
Comte, crains donc un bras qui fit mourir un Roi.

1245

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le Roi d'Hongrie, Le Roi de Naples.

LE ROI D'HONGRIE

Vous devez quelque chose aux raisons de ma haine ;
Elle vous attaqua, pour n'être point certaine ;
Ne sachant où s'en prendre, elle s'en prit à vous ; 1250
Maintenant mon transport détermine ses coups.
Après avoir couru de visage en visage,
Dans celui de la Reine il trouve un témoignage,
Où ses yeux où paraît une fière beauté
Ne me montrent que trop quelle est sa cruauté : 1255
D'ailleurs tous ces esprits dont un frère m'anime,
Me font bien présumer qu'elle a commis ce crime ;
Ou si leur témoignage est encore imparfait,
Qu'au moins elle a causé ce qu'elle n'a pas fait.
Ainsi je veux sa mort, mon frère me l'ordonne ; 1260
Du reste, cet arrêt n'a rien qui vous étonne.
J'apprends que vos rivaux vous font jaloux de moi,
Mais ils manquent d'adresse aussi bien que de foi :
Je feignis de l'aimer, et par cet artifice
Je crus de leur parole emprunter quelque indice ; 1265
Mais comme ils m'ont trompé, les voulant éprouver,
Par un autre moyen je veux les en priver.

SCÈNE II

Le Senechal, Les deux rois.

LE SÉNÉCHAL

Seigneurs, songez à vous, on en veut à vos têtes.

LE ROI D'HONGRIE *(au Roi de Naples)*

Voyez, infortuné, le péril où vous êtes,
Et comment cette Cour, second en attentats,
Cherche à se délivrer de tous ses potentats.

1270

LE SÉNÉCHAL

Traversant par hasard la haute galerie,
J'ai vu marcher le comte avec quelque furie,
Et disant à la Reine, il faut finir vos maux,
Et planter un poignard au sein de mes rivaux.
Sans doute il vient ici, puisqu'il conduit la Reine :
Si vous vouliez entrer dans la chambre prochaine,
Vous pourriez écouter un complot si maudit.

1275

LE ROI DE NAPLES

À ce fatal rapport je demeure interdit.

LE ROI D'HONGRIE

Rien parmi des meurtriers ne me saurait surprendre ;
Je consens toutefois à les aller entendre ;
Devenus espions par nos seuls intérêts,
Allons de ces amants découvrir les secrets.

1280

SCÈNE III

La Reine, Le Comte.

LE COMTE

Madame, vos vertus se servent d'un langage
Qu'il est bien malaisé de réduire en usage : 1285
La patience est propre à l'âme d'un sujet,
Et comme l'esclavage est son unique objet,
Elle ne peut soumettre à tant de servitude
Que des coeurs avilis par leur propre habitude.
Je vous l'ai déjà dit, il faut finir vos maux, 1290
Et planter un poignard au sein de mes rivaux.
Un barbare venu du fonds de la Hongrie
Verrait dans votre Cour triompher sa furie !
Et votre époux gagné par ses propres erreurs
De ce nouveau Tyran briguerait les fureurs ! 1295
Et votre peuple encor qui se laissa séduire
S'obstinerait peut-être à vous laisser détruire !
Et je verrais ma Reine en ce tragique état
Et ne pourrais oser le plus grand attentat !
Ah ! fière passion dont une âme est guidée, 1300
Mon coup te paraît-il une trop grande idée ?
Et croyez-vous vous-même, en l'état où je suis,
Que je puisse tenter moins que je ne poursuis ?
Non, non, où je me vois, au péril où vous êtes,
Mon amour furieux n'épargne point de têtes : 1305
Madame, une parole, ou du moins un clin d'oeil,
De vos tyrans ligués je vaincrai bien l'orgueil ;
Quand vous vous haïriez jusqu'à me le défendre,
Malgré vous, malgré vous, j'ose tout entreprendre,
Et veux vous témoigner que c'est bien obéir 1310
Que de vous empêcher de vous pouvoir trahir.

LA REINE

Je ne fais en ceci que ce que je dois faire,
Et jamais mes regards n'ont fait un téméraire :
Est-ce là de mes yeux l'inévitable sort,
Qu'au point que je les ouvre ils causent une mort ? 1315
Ces yeux vous ont-ils dit de tuer un monarque ?

LE COMTE

Je veux vous avouer qu'ils n'ont point cette marque,
Et que tant de vertus n'y parlent que trop bien
Pour prendre avec le crime un pareil entretien :
Toutefois vos regards n'ont que trop de puissances, 1320
Même sans y penser ils donnent des licences ;
Si de cette façon que les voit un rival,
Il croit que vos beaux yeux lui commandent le mal,
Il ne se peut promettre, avec toutes ses forces,
Qu'on ne se prenne point à de belles amorces, 1325
Ni qu'un amant vaincu par de premiers appâts
Ne puisse imaginer ce qu'elle ne dit pas.

LA REINE

Enfin vos passions ont trop de véhémence,
Vous les devez réduire à plus d'obéissance ;
Et pour vous y porter avec plus de plaisirs 1330
Sachez que votre amour m'a causé des désirs.
N'attendez point au reste un plus grand témoignage :
Enfin, contentez-vous, voilà votre partage ;
Suffit que ma vertu ne vous a point blâmé,
Et qu'elle fait un aveu que je vous eusse aimé, 1335
Au cas que le malheur qui suivit ma personne
Ne m'eût fait agréer ce mari qu'il me donne.

LE COMTE

Ôtons à mes rivaux, périssant avec eux,
Le plaisir qu'ils auraient à me voir malheureux.
Apprenons que l'amour...

1340

SCÈNE IV

Le Senechal, La Reine, Le Comte, Gardes.

LE SÉNÉCHAL

Comte, rendez l'épée.

LE COMTE

Ah ! je te la rendrai de tout ton sang trempée.

LE SÉNÉCHAL

Songez enfin à vous, j'en ai l'ordre du Roi.

LA REINE

Quoi, rebelle sujet, l'arrêter devant moi !

LE SÉNÉCHAL

C'est en vain résister. Soldats, qu'on obéisse.

1345

LE COMTE

Périssons, périssons, s'il faut que je périsse ;
Du moins, il m'est bien doux de périr à vos yeux.

LA REINE

Conservez le respect que l'on doit à ces lieux,
Rendez-lui votre épée.

LE COMTE

Et qui ! sans m'en défendre ?

1350

LA REINE

Rendez-la, je l'ordonne.

LE COMTE

Et bien, il la faut rendre ;
Disposez-en, Madame, elle était toute à vous,
Mon coeur, par votre main, en aimerait les coups,
Et vos yeux pourraient voir à travers de ma plaie
Comment ma passion était et forte, et vraie,
Et comment, bien contraire au sens de mes rivaux,
Elle ne voulait rien qu'après de grands travaux.

1355

LA REINE

Lâche, prends cette épée, et la porte à ton maître.

LE COMTE

Quoi donc ! votre vertu favorise ce traître ?

1360

LA REINE *(au sénéchal)*

Lâche, ceux que tu sors, ou plutôt tes tyrans,
Te récompensent-ils de l'emploi que tu prends ?

SCÈNE V

Les Rois, La Reine, Le Comte, Le Senechal.

LE ROI D'HONGRIE *(à la Reine)*

Au point où je t'ai mise apprends à te connaître,
Et sache enfin de moi que ce Prince est ton maître.

LA REINE

Il le fut par mon choix, non par aucune loi :
Lui-même ignore-t-il que je l'ai fait mon Roi ?

1365

LE ROI D'HONGRIE

Puisque tu l'as créé, tu ne peux le détruire.
Et toi que ses appâts peuvent si bien séduire,
Redis-lui devant nous, il faut finir vos maux,
Et planter un poignard au sein de mes rivaux ;
Un barbare venu du fonds de la Hongrie,
Verrait dans votre Cour triompher sa furie !
Et votre époux gagné par ses propres erreurs,
De ce nouveau tyran briguerait les fureurs !

1370

LE COMTE

C'est assez, mon tyran, vous étiez aux écoutes ;
S'il faut mourir, au reste, éclaircissons vos doutes ;
Princesse, je vous aime, et leur en fais l'aveu,
Mon amour en ce point tient de l'ardeur du feu ;
Je l'ai voulu cacher jusqu'au fond de mon âme,
Mais il s'est élancé de même que la flamme,
Et ne pouvant souffrir de se voir enfermé,
S'est porté jusqu'aux yeux dont il fut allumé :
Enfin n'en doutez plus, vous le voyez paraître,

1375

1380

Et vous voyez ces yeux dont il reçut son être.
Mais toi que ses beautés pouvaient trop alarmer, 1385
Sa vertu trop sévère eut de quoi te calmer :
De m'empêcher d'aimer, tu ne pouvais le faire.
Veux-tu que la Beauté ne puisse pas me plaire ?
Non, non, j'ai de la joie en voyant tant d'appâts,
Mais aussi du regret de ne leur plaire pas. 1390

LE ROI D'HONGRIE

Enfin d'un tel amant je me dois la justice ;
Que sans plus consulter on le mène au supplice.

LE COMTE À LA REINE

Je vais donc expirer, puisque c'est là mon sort ;
Heureux, si vous devez quelque chose à ma mort,
Et si bientôt mon sang, au sortir de mes veines, 1395
D'un incrédule époux peut étouffer les haines ;
Et détruisant en lui ce qu'il a de jaloux,
L'enflammer du beau feu dont je brûlais pour vous.

LE ROI DE NAPLES

Aussi bien que la Reine il faut perdre la vie.
D'un aveugle vengeur ne sais-tu point l'envie ? 1400
Qu'il est bien éloigné de prendre son parti,
Et du nouvel amour dont tu m'as averti ?
Il feignait de l'aimer, et par cet artifice
Il crut de ta réponse emprunter quelque indice.
Le trépas de la Reine est par lui résolu. 1405

LE ROI D'HONGRIE

N'en doutez point, amant, son trépas est conclu.

Oui, j'ai trouvé cet art de vous rendre sensibles ;
Nous verrons si la mort vous peut voir invincibles,
Et comment trois rivaux qui se sont déclarés,
En la voyant périr, pourront être assurés.
Madame, il faut mourir.

1410

LA REINE

Allons donc au supplice.

LE COMTE

Je suis le criminel, s'il faut qu'elle périsse.

LE ROI D'HONGRIE

C'est en vain résister, qu'on la mène à la mort,
Et que de son époux cette infâme ait le sort.
Soldats, qu'on l'on l'étouffe.

1415

LA REINE *(en sortant)*

Et bien suis ton envie ;
Aussi bien que le sceptre arrache-moi la vie :
Mais quoique mon tyran profite de mon trépas,
Je jouirai d'un bien qu'on ne m'ôtera pas.
Oui, tant que tu jouis d'une lâche vengeance,
Je jouis à mon tour d'une vraie innocence,
Et regarde la mort que j'attends sans effroi,
Autant belle pour moi, que honteuse pour toi.

1420

LE COMTE

Révoque ton arrêt ; arrête, impitoyable,
La Reine est innocente.

1425

LE ROI D'HONGRIE

Où serait le coupable ?

LE COMTE

Ah ! Roi, que sa vertu se pourrait bien prouver,
Si ton ambition la voulait conserver !

LE ROI D'HONGRIE

Qu'il t'est bien glorieux de suivre ta maîtresse !

1430

LE COMTE

Oui, je fais vanité de suivre ma Princesse ;
Je m'en vais à la mort avec plus de plaisir
Que ne t'en peut donner un injuste désir.
Cependant, sénéchal, jouis de ta malice,
La vie où je te vois vaut moins que mon supplice.
Et toi, lâche mari, dont je vois la douleur,
Déplore ta disgrâce, et non pas mon malheur.

1435

SCÈNE VI

Le Capitaine des Gardes, Les Deux Rois, Le Comte, Le Senechal.

LE CAPITAINE DES GARDES

Seigneur la Reine est morte, et morte en généreuse.

LE ROI D'HONGRIE

Elle fut criminelle, et non point malheureuse.

LE COMTE

Toi, tu n'es que tyran.

1440

LE ROI DE NAPLES

Elle ne vit donc plus ?

LE ROI D'HONGRIE

C'est avoir de sa mort un regret superflu.

LE CAPITAINE DES GARDES

Ce n'est pas tout, Seigneur, je m'en vais vous apprendre
Une fin que votre âme aura peine à comprendre.

Comme la Catanoise entraît dans le palais,

1445

Le peuple, plus aigri qu'il ne le fut jamais,

A déchiré son corps avecque tant de rage,

Que je ne puis d'horreur vous en faire l'image,

Et c'est en l'accusant de la mort du feu Roi,

Du reste, la meurtrière est morte sans effroi.

1450

Il est vrai qu'en état d'achever son martyr,

Et par l'ordre du Ciel contrainte de tout dire,

Elle a dit, je t'adore, ô divin Jugement !

Ô Ciel ! je méritais un plus grand châtimement :

Sans doute c'est mon fils qui fit mourir son maître,

1455

Mais aussi bien que moi fais déchirer ce traître,

Et que de tout un peuple éprouvant les fureurs,

Il apprenne l'effet qu'ont produit ses erreurs.

Tout le peuple, à ces mots, redouble sa colère,

Il vient tuer le fils ayant tué la mère ;

1460

Il me suit, et l'ardeur dont il est emporté

Montre que c'est un coup de la divinité.

LE ROI D'HONGRIE *(au sénéchal)*

Aussi ne pense point échapper à ta peine ;
Que l'on le livre au peuple ?

LE SÉNÉCHAL SORTANT

Et bien que l'on m'y mène.

1465

LE ROI D'HONGRIE *(au Roi de Naples)*

Ah ! daignez pardonner à mon aveuglement.

LE ROI DE NAPLES

Qui pourrait approuver votre ressentiment ?

LE COMTE

Ah ! contre une innocente était-il légitime ?

LE ROI D'HONGRIE

Ah ! tout autre à ma place eut poursuivi ce crime.
Dieu ! quel funeste objet vient paraître en ces lieux ?

1470

SCÈNE DERNIÈRE

Le Senechal blessé à mort, Le Capitaine des Gardes, Le Comte, Les Deux Rois.

LE SÉNÉCHAL

Enfin le criminel se présente à vos yeux.

LE CAPITAINE DES GARDES

Seigneur, comme il sortait, s'étant fait une plaie...

(On l'emmène.)

LE SÉNÉCHAL

Qu'on me laisse parler, elle n'est que trop vraie.
Que si je rentre ici dans un si triste état,
C'est pour vous expliquer quel fut mon attentat ; 1475
Je le voulais cacher même dans mon martyre,
Mais je veux ressentir le plaisir de le dire,
Et joignant à ma main le secours de ma voix,
Assassiner ton frère une seconde fois :
Roi, je l'ai fait mourir, et ma dernière envie 1480
Voulait qu'à toi, tyran, j'arrachasse la vie,
Et que par un amour à moi-même fatal,
J'eusse, j'eusse à tuer quiconque est mon rival.
Crois donc que le cordeau dont j'étranglai ton frère,
Servit ma passion autant que ma colère, 1485
Et que le surprenant en secret ennemi,
J'osai l'en étranger le trouvant endormi.
La Reine l'avait fait, on crut sur l'apparence
Que l'action se fit par son intelligence :
Aussi me prévalant de ce qu'elle avait fait, 1490
Je pris sur moi la cause, et lui laissai l'effet.
Grâce au Ciel elle est morte, et morte pour mon crime ;
Si bien que qui la perd, croit sa mort légitime ;
Et se voyant au point de voir finir ses maux,
A la joie, en mourant d'affliger ses rivaux. 1495

LE COMTE

Ah ! ma Reine est donc morte.

LE ROI DE NAPLES

Et moi je l'ai perdue.

LE ROI D'HONGRIE

D'un si triste succès mon âme est confondue.
De grâce pardonnez à mon ressentiment.

LE COMTE

Qui vous peut excuser de votre aveuglement ?
Périssons cependant, il faut perdre la vie.
La puis-je regarder avec un oeil d'envie ?

1500

LE ROI DE NAPLES

Et de moi me livrant à mes propres remords,
Je vais, pour mon supplice, essayer mille morts.

LE ROI D'HONGRIE

Nous, sortons d'un Royaume, où contre mon attente,
Ma rage a fait mourir une Reine innocente.

1505